

## Sauver la vie

*La mère des herbes* de Jovette Marchessault. Les Quinze Éditeur, « Réelles », 1980, 241 p.

Philippe Haeck

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (2009). Sauver la vie / *La mère des herbes* de Jovette Marchessault. Les Quinze Éditeur, « Réelles », 1980, 241 p. *Spirale*, (228), 107–109.

# Sauver la vie

**LA MÈRE DES HERBES** de Jovette Marchessault

Les Quinze Éditeur, « Réelles », 1980, 241 p.

par PHILIPPE HAECK

1

Quand je lis un roman, il m'arrive de penser à l'aversion de Paul Valéry et d'André Breton pour ce genre, au grand intérêt qu'y prenait Virginia Woolf, à des propos de sa conférence « Comment lire un livre? ». Le premier : « *Ne donnez pas d'ordres à votre auteur; essayez de devenir lui. Soyez son collaborateur et son complice. [...] si vous ouvrez votre esprit aussi large que possible, des signes, des indices d'une finesse presque imperceptible dans le tour et le détour des premières phrases vont vous mettre en présence d'un être humain différent de tous les autres.* » Le deuxième : « *Avec les trente-deux chapitres d'un roman [...] il essaie de faire quelque chose d'aussi construit et équilibré qu'une maison; mais les mots sont plus impalpables que les briques.* ». Le troisième : « [...] *les faits sont une forme de fiction très inférieure.* » Vous comprendrez ce dernier propos par ce conseil qu'elle donne dans « Lettre à un jeune poète » : « *Tout ce qu'il vous faut maintenant, c'est vous mettre à la fenêtre et laisser votre sens du rythme battre, battre, hardiment et librement jusqu'à ce qu'une chose se fonde dans une autre, jusqu'à ce que les taxis dansent avec les jonquilles, jusqu'à ce qu'un tout soit fait de ces fragments épars.* » Peu d'hommes aiment lire des romans alors que c'est probablement le genre préféré des femmes. Quand je dis lire surtout des romans, cela paraît surprendre les hommes, encore plus s'ils appartiennent à la catégorie des intellectuels; les romans sont sans doute trop loin des idées qu'ils aiment agiter, qu'ils retrouvent plus aisément dans des ouvrages philosophiques, des essais, des livres de journalistes qui rassemblent habilement sur un sujet un tas d'idées. Quand je lis un roman, je me sens donc

plus près des femmes en moi; il me semble que j'attends d'un roman ce que Bertolt Brecht, dans la note « Qu'est-ce qui est beau? », attend de la musique : « *Faire de la belle musique est une manière de faire de la musique qui résout les difficultés.* » C'est avec ces propositions de Virginia Woolf et de Bertolt Brecht que je veux tenter de comprendre pourquoi je tiens *La Mère des herbes*, paru en 1980, pour un de nos grands livres, un livre pour moi aussi important que *Journal d'un hobo*, *Le ciel de Québec*, *Signaux pour les voyants*, *La faim de l'énigme*, *La Phallaise*. Je viens de le relire et c'est la même joie. Comment est-ce possible. Ça me remplit de jubilation. Quel souffle, quel cri.

2

Un livre-baleine, un livre qui nage dans de grandes eaux. « *En ce temps-là, nous vivions au bord du fleuve. Un fleuve de toute beauté, avec ses profondeurs tournées vers*

*nous. Grand-mère disait que c'était le fleuve qui donnait le biberon aux baleines et à leurs petits. Qui les saoulait, les faisait chanter, renifler à voix haute.* » Chaque fois que je lis les premières pages de *La Mère des herbes*, je pense à celles de *Moby Dick* : il s'agit d'échapper au cafard, d'embarquer sur l'immense : le fleuve pour Jovette, la mer pour Ishmael. L'ivresse de l'immense, nous la goûtons rarement, coincés dans nos villes petites, moyennes ou grandes, dans nos vies encombrées, occupées. L'écriture de Jovette M. me saoule, m'emporte — j'oublie mes petites phrases nettes. Comme si tout ce livre n'était qu'une seule grande phrase qui m'enveloppe tout entier — ce livre est un gros ventre dans lequel je nage avec ravissement. Il y a de la joie à être collé tout près du ventre d'une femme, là personne ne vous demande de vous justifier, de vous expliquer, personne ne vous sermonne, ne vous fait la leçon. Un livre-encyclopédie. « *Dans le ciel, la Mère des herbes engendrait sa*

*flore, tissait sans se presser des herbes de toutes sortes. Herbes calmantes, fortifiantes pour les coléreux et les angoissés! Des herbes piquantes, brûlantes, magnétiques avec du rouge dedans pour les amorphes et les mélancoliques. Herbes absorbantes pour les distraites, les surmenées.* » De tels passages ne sont pas rares; Jovette M. n'a pas travaillé en vain, quoi qu'elle dise, chez un éditeur d'encyclopédies qu'elle nomme avec humour et à propos Gros-lôt. « *Une ampleur océane, l'encyclopédie! Une synthèse de l'âge de la pierre plate et du gratte-ciel. [...] Tout ce qu'il faut savoir sur la guerre et les bombes, les héros, les criminels, la grande révolution morale.* » Le savoir encyclopédique de l'auteure concerne surtout le monde de la nature; l'espace naturel qu'elle ne cesse d'explorer donne sans doute à son écriture une ampleur qu'elle n'aurait pas autrement : tout se rassemble, s'accumule, nous sommes dans l'abondance, la variété.

Jérôme Fortin, *Silence (détail)*, 2008

Papier à musique, dimensions variables. Collection de l'artiste.

Photo : Isabelle Hayeur. Avec l'aimable autorisation de Pierre François Ouellette art contemporain, Montréal.



3

Un roman d'apprentissage en sept chants, un roman comme je les aime, un roman-poème qui vous donne le monde dans ses crêtes et ses creux, sa beauté et sa misère. Jovette M. ne se souvient pas de sa jeunesse, elle l'invente, la revit. C'est un livre écrit à quatre mains : les deux mains d'une petite fille qui découvre l'alphabet — « *Les lettres de l'alphabet, une invention inconcevable d'où sortait une lumière dévastatrice, une énergie chaude et fraîche à la fois. Une énergie prise au piège, puis lâchée graduellement en fusées explosives dans nos cœurs, nos têtes d'enfants de la terre* » — et celles d'une femme à la fin de la trentaine qui décide de sauver cette enfant, de chanter sa vie. Donc pas de chapitres, mais des chants; pas une histoire remplie d'intrigues mais une vie avec des enthousiasmes et des abattements. Les sept pièces de sa maison-roman peuvent être divisées en trois parties : les trois premières sont celles de l'enfance, de la magie d'une enfance vécue près du fleuve dans une famille ouvrière; les deux suivantes sont la découverte de la misère dans un quartier pauvre de Montréal; les deux dernières correspondent à l'entrée dans le monde du travail et à l'épuisement qui y survient : « *Voix du contremaître, du boss, de la conscience, de la famille, du clergé, de l'Énorme-normal. Si ça ne hurlait pas tout autour, pis à l'intérieur, peut-être qu'on ralentirait un peu, qu'on prendrait le temps de remonter à la surface et de se passer la main dans le dos, le front, de se regarder les unes, les autres, pis de se poser la première question... pas deux, pas dix, une seule, toujours la même : qu'est-ce que je fais là?* »

4

Une histoire d'amour sans commencement ni fin entre une petite-fille et sa grand-mère, à moins d'appeler commencement la naissance de la petite-fille et fin la mort de la grand-mère. La complicité entre elles autour du piano, des livres, d'une tentative de mort — oui cela peut arriver : avoir envie de se supprimer avec toute sa famille parce que décidément le monde dans lequel on tente de vivre est trop moche, rempli

d'ignorance, de sottise, de méchanceté : des papas au pénis bandé battent leurs filles avec leur ceinture. Comme j'aime sa grand-mère qui fume la pipe, prend le risque de sauter en patins par-dessus un tonneau, soigne les malades avec des herbes qu'elle cueille dans les bois, travaille à l'extérieur, tient tête aux raisonnements trop raisonnables des hommes de la maison. La petite-fille et la grand-mère sont curieuses de sentir la vie alors que la mère est peureuse, prête à s'agenouiller au confessionnal quand le monde la dépasse. La plus belle image d'amour dans cette histoire passe par la musique : la grand-mère répond à Belle-Béatrice, une voisine qui en jouant au piano crie sa rage de vivre, en jouant à son tour au piano en laissant la fenêtre ouverte : « *Grand-mère ne chantait pas, ne criait pas, mais ce qu'elle racontait avec sa musique ne laissait pas Belle-Béatrice indifférente. Un autre son de cloche, c'est tout! Une sorte de biographie personnelle qui tient compte de tout : le temps qu'il fait, l'épaisseur ou la densité du sang à ce moment-là, l'état des glandes lacrymales, combustion interne et externe, agacement du côté de l'utérus, l'état des globules qui flottent au fil de l'éternelle transformation de la machine corporelle.* » Après la mort de la grand-mère, la petite-fille décide de sauver sa vie : « *Une dégringolade d'abord... des peurs qui tombent en poussière, le mouvement tournant et si doux de ses bras autour de moi quand j'étais petite... paroles de grand-mère, mon seul héritage... mon bien le plus précieux. Ce qui m'a donné la force de décrocher le téléphone, de dire allo Gros-lôt, c'est Jovette Marchessault, je ne rentrerai pas aujourd'hui, ni demain, ni après-demain. C'est fini.* »

5

Un livre féministe. Étant né dans un milieu ouvrier où les femmes sont les égales des hommes, j'ai découvert leur oppression durant les années soixante-dix dans cinq livres : *Le corps étranger* d'Hélène Ouvrard,

*Nouvelles lettres portugaises* de Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, *Pour les femmes et tous les autres* de Madeleine Gagnon, *Parole de femme* d'Annie Leclerc, *Une voix pour Odile* de France Théoret. Les hommes dans *La Mère des herbes* sont des prêtres que la petite-fille déteste parce qu'ils croient « *en Dieu le Père, une espèce de Jack l'Éventreur qui brandit son poignard, qui lève son fouet* », « *le flic suprême et parfait* » — elle se sent du côté du serpent qui résiste à Dieu, se dit qu'il doit y avoir du diable en elle —, un grand-père et un père effacés, des pères qui fouettent leurs filles, des patrons qui exploitent les ouvrières, un homosexuel qui se sert d'elle comme couverture auprès de ses parents, un père qui terrorise ses deux filles, deux frères qui disent que leur sœur est folle, braillarde, des hommes qui sont inattentifs à la vie de leur femme. Les attaques répétées contre l'Église catholique viennent sans doute de la fréquentation de prêtres qui n'avaient que le péché et le catéchisme en bouche, ne saisissaient pas grand-chose des Évangiles, auraient eu besoin d'être formés par le chanoine Élias Tourigny, ce magnifique personnage du *Saint-Élias*. Ce sont des femmes qui sont belles, fortes : « *La résistance des femmes, personne ne la remarque, personne y pense. C'est de l'acquis, du va-de-soi. Deux lignes dans les colonnes nécrologiques du journal, ding, dong, enterrée et escamotée, sous un autre nom, celui du mari, du père.* » Mais elles sont aussi faibles : « *Les femmes ne savent pas se dégoûter d'un travail, aussi pénible, abrutissant qu'il soit. À domicile ou à l'usine... du pareil au même... le même boss partout, le saint patron monté en épingle. L'habitude de céder, de rendre des comptes, de travailler courbées, plier en deux ainsi qu'une couche, qu'un échantillon.* » Si l'Église catholique fait l'éloge du rôle des mères, Jovette M. les maudit : « *Maudite maman complice! Maudite maman engluée, noyée, emmurée, aplatie, pourquoi! Pourquoi je te le demande? T'avais*

*peur. T'as toujours eu peur. Pas de n'importe quoi, de n'importe qui. T'as toujours eu peur des mots, peur du grand pénis des mots. T'avais peur qu'ils te disent : tu dérailles la mère... t'es folle la mère...* » Il fallait sans doute du courage pour tenir un tel discours il y a trente ans — peut-être que *La Mère des herbes* a été écrite pour résoudre la difficulté d'être femme. Que faire de toutes les larmes des femmes.

6

Un beau et grand livre. Mais qu'est-ce que la grandeur, la beauté? Peut-être l'envie de tout dire, de parler loin, de prendre parole, d'écrire la vie qui nous fait jouir, qui nous manque. *La Mère des herbes* est un livre-vie, un grand fourre-tout où une femme rassemble les éléments forts de sa vie à travers une voix où intelligence aimante et ouverture naïve dépassent le cri de colère. Le livre-chant d'une autodidacte qui tire sa force de ses expériences de vie. Un livre qui ressemble au cri de guerre de Jovette et de Maurice, le petit voisin avec qui elle joue enfant : « *Roue de fer, je descends en enfer! Roue de feu, je monte aux cieux!* » Un beau livre vert forêt avec une photographie sur la couverture d'une sculpture de l'auteure : une « femme tellurique » au milieu de fleurs jaunes. Une quête de soi, une tentative de répondre à une question simple et fondamentale : qu'est-ce que je fais de ma vie? Un livre imparfait, troué, entre envolée lyrique et parole insurrectionnelle qui nous donne envie d'une vie meilleure. Écoutez : « *L'aube nous embrasse, une fois encore, une fois de plus et les puissances raisonneuses qui nous encombrant toute la journée font un pas en arrière. On se sent comme une âme neuve avec dedans le corps une sorte de satisfaction charnelle. Votre haleine est fraîche, vos yeux se mettent à voir, vos oreilles à entendre des sons et vous comprenez tout ce qu'elle a voulu dire, vous dire, à vous en particulier.* » Bonjour lune, bonjour grand-mère. Un livre qui creuse le cœur. 🌙

Jean-Pierre Aubé, *Capture de sons V.L.F. sur la Baltique*, 2002  
Photographie couleur, 69,5 x 73 cm.  
Collection d'œuvres d'art de l'Université du Québec à Montréal.

